

Les festins d'Amina Agueznay

Jean Loup Pivin
Novembre 2021

Le recours aux savoir-faire millénaires vivants pour les mettre en œuvre, en art. Pour autant que cela devienne une œuvre d'art perçue comme art ou comme recherche d'une forme, sans autre finalité, n'a aucune évidence.

Ces festins de textiles d'Amina Agueznay aux inventions si contrôlées peuvent devenir un simple rideau ou un tapis. Cela ne lui ôte en aucun cas sa nature d'œuvre. Comme on peut mettre une peinture en paravent. Car la démarche n'est pas là. Le jour où Amina Agueznay s'est éloignée du design, sans jamais le renier, pour entrer dans le monde de l'art, - de fait le monde où l'on regarde une création, un objet, comme une œuvre d'art qui n'a d'autre finalité qu'elle-même - on a le sentiment que toutes les dimensions de ses recherches ont pu s'épanouir. Elles ont pu s'épanouir sans avoir à trouver une fonction autre à ce qu'elle cherchait, donner à voir, à sentir, à percevoir la beauté, la richesse de sens et de savoir-faire d'un monde des formes emprisonné dans une vision artisanale exotique. La beauté ? Un vieux terme désuet qui dit pourtant bien l'évidence d'une forme, cet équilibre du plein et du vide, de l'ordre et du désordre, du soyeux et du rêche, du parfum et de l'odeur qu'Amina Agueznay orchestre si poétiquement.

Tisser, nouer, créer des réserves, coudre est un art de penser des mains, une pensée des mains. Avec ce côté répétitif et obsédant, sans fin qui transforme toute démarche en une emprise, dont on voudrait se défaire. Mais aussi rassurant ce fil à la patte qui ne se laisse pas faire, jusqu'à ce que le fil devienne par la grâce des mains une forme autre que le fil qui pourtant la compose. Ces mains qui ne sont pas forcément les siennes, mais celles de tout un peuple de fabricants de formes qu'elle veut ne pas faire oublier. Bien au contraire qu'elle veut faire vivre.

Quand j'ai rencontré Amina Agueznay à la fin des années 1990 avec Mahassine Nader qui faisait une exposition sur le design marocain à l'Institut du Monde Arabe à Paris, la question de l'art ou du design ne se posait pas en tant que terme dans lequel il fallait ranger son travail, sa recherche. Oui une recherche qu'elle aimait dire être à ses débuts, en s'interdisant toute finalité. Elle ne gardait que la modernité de ses essais issus de l'univers des formes marocain. Il ne s'agissait pas de motifs, car elle voulait que le motif soit la « trame » même de son travail. Design, couture, art, tout devient inutile à classer tant le textile manipulé par l'artiste devient une forme en soi. Certes au début une forme orientée vers qui peut le regarder, à l'époque le monde du design puis celui de l'art. C'est ce dernier qui lui permet de pouvoir transformer en

installations, la perception plate des arts traditionnels touchant au textile, du tapis au tissu, de la broderie à la teinture. Des installations puissantes qui fabriquent une deuxième peau au visiteur, un univers spatial de laine et de textile qui ouvre l'intériorité de chacun à un autre monde, au monde d'Amina Agueznay.

Dans les années 1990, on assiste dans le monde de l'art à l'émergence d'artistes textile d'un nouveau genre. Non pas des artistes qui font les cartons de la tapisserie de type Aubusson ou des Flandres, pour prendre des références occidentales, mais des artistes qui entrent dans la matière pour la travailler en son cœur et en expérimenter les limites.

En tapisserie « classique » on verra celle de l'espagnol Grau-Garriga dans les années 1970, et sur l'ensemble du continent africain, des émergences qui partent toutes de savoir-faire techniques ou formels traditionnels de leur pays. Cela commence dès le début des années 1980 avec la naissance d'une mode africaine avec des stylistes phares comme Chris Seydou puis Alphadi, qui remettent à l'honneur les tissus traditionnels tissés souvent en bande et les teintures aux motifs si spécifiques mais avec des coupes contemporaines. On le voit de même au Maroc avec des stylistes marocains reconnus à l'époque.

La modernité voulant dire dans ces années là, l'universalité et la destination de ces formes au monde entier et pas uniquement à l'Afrique ou au pays.

Ainsi est née la mode des bogolans (pagnes avec des motifs géométriques, dits « teints à la terre ») dont les motifs ont fait le tour de monde (seulement les motifs, pas la matière).

Dans le textile comme œuvre d'art, sur le continent africain, au Mali particulièrement, l'artiste Abdoulaye Konaté reprend le costume en bogolan de chasseur aux grigris de cuir cousus pour en faire des œuvres de grande dimensions. Franky Diallo et Ismaël Diabaté reprennent aussi la technique du bogolan pour réaliser leurs œuvres. Et bien d'autres à travers le continent.

Dire qu'Amina Agueznay est dans la même mouvance, non stricto sensu. Mais dans la nature de la démarche, oui. Retrouver les savoir-faire ancestraux et valoriser une partie de l'univers des formes de son pays, est la démarche première d'Amina. Et on le verra tout au long de son œuvre qui s'en abstrait mais aussi sait aussi citer littéralement cet univers, comme avec sa dernière œuvre exposée à Paris, au Musée de l'Immigration.

L'urgence de montrer l'univers traditionnel pour le moins menacé et dont on peut prédire la disparation dans les décennies qui viennent, est bien plus évidente aujourd'hui qu'il y a trente ans. Le faire vivre par l'art, littéralement comme cette dernière œuvre, ou par cette recherche faite depuis plus de vingt ans par Amina Agueznay, est une nécessité qui l'a toujours habitée.

Fallait-il que ce soit une architecte qui trace cette route qui a oscillé entre la fonction de son travail et sa défonctionnalisation en affirmation artistique pure ? Probablement que l'architecture est cet art qui sait conserver la fonctionnalité à une forme qui peut totalement y échapper. Et Amina Agueznay s'est donné cette liberté de satisfaire aux contraintes du textile pour mieux s'en échapper. Avec la pensée des mains de milliers de femmes et d'hommes qui savent traduire l'imaginaire collectif et individuel marocain. Et par là même en faire souvent des œuvres collectives où chacun à sa place, dont Amina Agueznay, la cheffe d'orchestre, crée, fabrique, façonne un nouvel espace de création, destiné à ce que chacun soit assuré de la promesse d'un avenir aux mondes des formes qui composent la pluralité de notre planète.